

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSEE DU MEURTRE

—Avez-vous remarqué qu'il y eût beaucoup de sang répandu sur ces broussailles ?... Il n'y en a plus, aujourd'hui. Il a plu ; la pluie a effacé toutes les traces.

—J'ai remarqué le contraire, dit le garde avec vivacité.

—Comment cela ?

—Je n'ai pas été seul, du reste, à faire cette remarque et il me semble avoir entendu le docteur Gacogne lui-même s'en étonner ; nous avons constaté, sur les ronces et les épines, quelques rares gouttes de sang.

—L'homme avait répandu son sang autre part....

—Possible, possible répétait le vieux, d'autant plus que dans les tailles de bouleaux, à cent mètres d'ici à peu près, il y avait une goutte de sang sur les feuilles.

—Oui, je me rappelle ce détail de l'enquête.

Valentin se prit le front entre les mains.

—Ah ! si j'avais été averti ; si j'avais pu prévoir que mon père serait accusé.... Si j'étais venu ! Et si j'avais fait alors pareille découverte, comme j'aurais cherché sur le sable, dans les allées, sous bois, partout, dans les broussailles et sous les futaies, les traces de celui qui a jeté là cet homme. Comme j'aurais interrogé la nature pour lui arracher son secret !

Le garde restait pensif. Il semblait un peu embarrassé.

A la fin, il eut l'air de prendre une grande résolution.

—Monsieur Valentin, fit-il, je suis là pour tout dire ?

Valentin se rapprocha de lui, comprenant, à la voix hésitante du vieillard, qu'il avait un scrupule.

—Parlez, Vilbret, il s'agit de l'honneur de mon père.... il s'agit de quelque chose de plus précieux pour vous.... Car vous adorez Bérengère et Bérengère est malheureuse de mon malheur ! Elle souffre.... Elle pleure !.... Elle prie !....

—J'ai cherché comme vous les traces, sur la terre.

—Eh bien ?

—J'ai trouvé deux traces....

—Dites ! Dites ! Pourquoi tremblez-vous ?

—Oh ! je ne tremble pas, monsieur Valentin. C'est pour vous dire que j'ai cherché, mais ce que j'ai trouvé ne peut être de grande importance pour vous.

—Qu'en savez-vous ?

—Vous en jugerez bientôt. Dans les nombreuses traces marquées sur le sable des allées, près du carrefour, j'ai distingué deux trains que je connais.... Vous savez, monsieur Valentin, que Mme d'Hautefort était au château, la nuit du meurtre ?

—Non, je l'ignorais.

—Il y avait donc, d'abord, la trace des petites bottines de Mme d'Hautefort, Madame était certainement venue se promener au carrefour la veille. Du reste, cela doit être sa promenade favorite, car elle y est venue hier encore.

Le garde parlait naïvement, sans aucun soupçon.

Et Valentin lui-même n'arrêta pas sa pensée, même une seconde, sur le nom de Clotilde.

—Vous avez parlé de deux traces ?

—L'autre est celle d'un brave garçon que monsieur Valentin connaît, que M. Daniel invite souvent à la chasse, et qui, à mon avis, est au-dessus de tout soupçon....

—Qui donc ?

—Pierre Jourdan.

—En effet, dit Valentin avec un geste découragé.... Pierre ne peut être soupçonné.... et rien de plus naturel qu'il ait passé ici, puisqu'il habite Vilvaudran. La verrerie est de l'autre côté du château et son chemin direct, pour regagner le village, est de traverser le bois.

—Oui, c'est juste, d'autant plus que M. Jourdan, je l'ai su depuis par lui-même, était venu dans la soirée soumettre des dessins de vases à Mme d'Hautefort qui les lui avait demandés.

—Il faut chercher autre part, Vilbret.

Le vieux hocha la tête.

Chercher ! C'était bientôt dit !....

—Voyez-vous, monsieur Valentin, murmura-t-il, vous me diriez : " Père Vilbret, j'ai vu tout à l'heure un milan royal au-dessus des ar-

bres. Regardez les nuages et dites-moi quelle direction il a suivie," ce serait peut-être plus facile au père Vilbret de vous obéir en cela que de vous renseigner sur ce que vous me demandez.

Mais Valentin n'était pas homme à perdre courage dès le premier pas. Il s'attendait à bien d'autres obstacles et malgré tout il avait confiance. N'était-ce pas sa vie et son amour qui étaient l'enjeu de cette grave partie ?

—Vous savez, dit-il, que ce Lafistole est venu au château ?

—Non. Je l'ignorais. Comment l'a-t-on su ?

—J'ai retrouvé sans peine les paysans auxquels il s'est adressé. Il a demandé le chemin conduisant au château.

—Au château, il y avait seulement madame, le jardinier et sa femme. Le cocher était parti.

Et après une seconde de silence, Valentin reprit :

—Rien de plus naturel, du reste, car Vilvaudran est une résidence magnifique. On vient de loin pour le visiter et les visiteurs sont nombreux pendant la belle saison. Il en est de même de la source du Loiret, la seule curiosité naturelle de cette région. Les étrangers de passage à Orléans ne manquent pas de venir la voir.

—C'est vrai ! fit le garde laconiquement.

Et il respira, soulagé, heureux de ce que Valentin lui-même eût trouvé cette explication.

Tous les deux s'étaient fait la même réflexion :

—Le château de Vilvaudran a joué son rôle dans cette tragédie. Quel rôle ?

Les fils du drame semblaient, en effet, se resserrer autour de Vilvaudran, et comme les habitants du château leur étaient chers, comme à tout prix il fallait les mettre hors de cause, ils avaient saisi avec joie, les braves gens, le premier raisonnement qui s'était présenté à leur esprit pour rassurer leur inquiétude.

Et sans s'être rien dit, s'étant compris tout de suite, ayant eu ensemble le même serrement de cœur, il se regardèrent en souriant, heureux, et spontanément se tendirent les mains.

—Je vous reverrai, père Vilbret ?

—A votre service, monsieur Valentin, tous les jours que Dieu fasse.... Vous savez que je ne suis pas homme à faire des protestations.... Mais pourtant il faut que je vous explique.... Vous avez dû épouser Bérengère.... Vous l'épouserez, j'en suis sûr.... C'est un titre sacré, cela.... Vous pouvez venir réveiller le père Vilbret à n'importe quelle heure de la nuit.... le père Vilbret se lèvera.

Cela était simplement dit, avec une émotion contenue qui alla droit à l'âme de Valentin.

Ce fut les larmes aux yeux qu'il répliqua :

—Père Vilbret, je ne l'oublierai pas.

II

Valentin se dirigea vers le château.

Il était si près de Bérengère qu'il ne voulait point partir sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé.

Il n'osait plus, le pauvre garçon, se présenter devant elle. Il tremblait maintenant sous son regard comme s'il avait été indigne de l'amour de la jeune fille.

Mais Bérengère, qui avait compris bien vite ses hésitations, le rassurait par un doux sourire.

Elle savait lui montrer que son cœur n'était pas changé et qu'elle attendrait patiemment qu'il vînt lui dire :

—Mon père n'a jamais cessé d'être un homme d'honneur.

Clotilde et Bérengère ignoraient que Valentin fût ce jour-là dans les environs.

Elles furent donc très surprises en le voyant arriver.

Bérengère ne put cacher sa joie, mais chez sa mère la surprise n'alla pas sans inquiétude.

Que venait faire là Valentin, si ce n'est recommencer l'enquête ?

Et n'avait-elle pas tout à craindre ?

Certes elle l'aimait toujours, celui qui devait être le mari de sa fille, mais elle le redoutait aussi, parce que, désormais, c'était de lui que viendrait le danger.... parce que c'était aussi de lui que venait le remords ! ! !

Il y avait plusieurs jours que Valentin et Bérengère ne s'étaient pas vus.

Ils s'avancèrent, dans un élan, l'un vers l'autre et s'étreignirent les mains.

Et la jeune fille allant droit aux préoccupations de son fiancé, sachant bien que dans l'état actuel de son âme, rien ne pouvait lui être plus intéressant que de lui parler de son père, la jeune fille lui demandait :

—Avez-vous découvert quelque chose ?

—J'ai bon espoir. Des indices généraux me prouvent que le crime n'a pas été commis là où a été retrouvé le cadavre.

Clotilde fit un brusque mouvement qui renversa un vase de Bo-